

Sur la route de Derrida

Robert Maggiori, « Libération »

du 28/5/2009

« L'artiste est quelqu'un qui ne devient artiste que là où sa main tremble, c'est-à-dire où il ne sait pas, au fond, ce qui va arriver ou que ce qui va arriver lui est dicté par l'autre. »

C'est en ouverture de son *Jacques Derrida, la distance généreuse*, que Mireille Calle-Gruber cite ce mot du philosophe. L'un des derniers – qu'il prononça du côté du lac Majeur en juillet 2004, à la fondation de son ami, le peintre Valerio Adami. Le vrai tremblement lui "arrivait désormais par les effets d'une chimiothérapie", mais celui dont il parlait était "l'autre nom de la déconstruction", le "travail de déminage dans la langue". Comment entrer sans trembler dans une œuvre qui a fait trembler les œuvres, suivre un cheminement tout en tours et détours des textes, en "événements d'écriture", désintégration et déplacement des questions ? Mireille Calle-Gruber "s'essaie à frayer des voies dans la langue Derrida", pour faire sourdre des "concrétions du sens", une "puissance poématique", et découd les ourlets où, à travers Ponge ou Leiris, Genet ou Jabès, Adami ou Simon Hantaï, philosophie et littérature, philosophie et arts, trouvent leur tangence.

Mais, plus généralement, ce que Derrida dit de l'artiste peut à présent être appliqué à Derrida lui-même. "Ce qui va arriver" à sa pensée, à laquelle personne n'envisage de dire "adieu" tant est profonde sa puissance germinative, sera "dicté par l'autre" : par les penseurs venus après le magique "moment des années 60", et qui, bien que n'ayant jamais été "disciples", se chargent d'assurer la "transition", de voir comment la philosophie de Derrida, indiquent Marc Crépon et Frédéric Worms, s'est "inscrite dans *plus d'un* moment philosophique, celui des années 1960, le "nôtre", aujourd'hui et au-delà". De la philosophie, Derrida disait qu'elle est comme une carte postale, qu'on écrit dans l'intention qu'elle arrive à destination, mais qui, en réalité, n'arrive pas. La carte qui arrive à destination épuise sa fonction. Elle ne vit que durant son trajet, parfois compliqué. Aussi, une philosophie qui atteindrait sa destination se pétrifierait et cesserait d'être philosophie : elle doit demeurer *on the road* ou *en vol*, rester *entre* les destinations, toujours susceptible d'être réexpédiée ailleurs. On ajouterait volontiers qu'elle est comme l'Amour dont parle Platon dans le *Banquet* : un Éros chemineau, sans domicile fixe, dont le propre est de voyager, d'aller à l'aventure, pour ne point se flétrir dans un havre de paix mortel. La philosophie de Derrida ressemblait déjà à une carte postale lorsqu'elle était *in progress*. Son lexique

(déconstruction, différ \grave{a} nce, dissémination, graphe, marge, hymen, trace, métaphore, hospitalité...) a essaimé dans la critique littéraire, le cinéma, les sciences humaines, l'esthétique, l'architecture, l'urbanisme. Lui-même se présentait comme un pigeon voyageur, toujours entre deux lieux, en d'autres lieux, d'autres langues, d'autres cultures, et greffait ses textes à d'autres textes, d'autres idiomes, d'autres traditions, d'autres philosophies – non pour les coloniser mais pour que des entrelacs naisse quelque chose de neuf, d'inouï. Le grand nombre d'ouvrages consacré à Derrida atteste que ce travail d'épandage se fait encore de façon intense, comme si l'œuvre, sans son jardinier, s'extravasait à la manière de racines de bambou.

De Derrida, on (re)publie *Demeure, Athènes*. Le philosophe y propose encore un voyage, guidé par les photographies de Jean-François Bonhomme (les stèles funéraires des allées du Céramique, le marché de la rue Adrianou, le marchand de poussins, la frise du théâtre de Dionysos, les Caryatides enchaînées de l'Acropole...), au cours duquel, fixant une inscription, une statue décapitée, un boutique d'antiquaire, il se confronte (ou fait front, comme on fait front à une parte ou une dette) à cette sentence énigmatique : "Nous nous devons à la mort". Mais de voyages, dans les langues, les textes, les arts et les pensées, il est surtout question dans *Derrida d'ici, Derrida de là*, actes du colloque de 2003 organisé par l'institut d'anglais Charles-V, qui, outre les interventions des spécialistes (Jean-Michel Rabaté, Derek Attridge, Catherine Bernard, Daniel Katz, Michel Imbert...) contient un dialogue avec Hélène Cixous et la conférence, inédite en français, de Derrida ("Some Sattements and Truisms about Neologisms, Newisms, Postisms, Parasitisms and other small Seisms"). Le mot cité au début - "ce qui va arriver lui est dicté par l'autre" – trouve cependant son illustration la plus excitante dans un autre ouvrage collectif, résultant d'un colloque tenu à l'ENS de la rue d'Ulm en octobre 2005, juste un an après la mort du philosophe : *Derrida, la tradition de la philosophie*.

Il vaut la peine de citer les noms des contributeurs : Marc Crépon, Frédéric Worms, Rudolf Bernet, Jean-François Courtine, Denis Kambouchner, Françoise Dastur, Stéphane Mosès, Pierre Macherey, Jean-Luc Marion, Alain Badiou et Jean-Luc Nancy, dont on sait la proximité avec Derrida – et qui intervient ici sur "Les différences parallèles (Deleuze & Derrida)". On voit qu'aucun, parmi les plus connus, n'est à proprement parler un "derridien". D'où l'intérêt. Car cette *altérité* – on n'ose pas dire *allocentrisme* – permet justement de mesurer non pas l'influence de Derrida, ni la manière, assez improbable, dont sa pensée pourrait être relayée (approfondie, critiquée, dépassée, etc.), mais d'entr'apercevoir les proliférations inattendues, les "invasions de terrain", les connexions secrètes, non voulues, inattendues.

Crépon et Worms indiquent clairement la facture de l'ouvrage : d'abord de ce qui serait "la philosophie première" de Derrida (déconstruction, différ \grave{a} nce, écriture),

aller à rebours pour réexaminer les “grandes relations” que Derrida a nouées avec Husserl, Heidegger, Levinas, Rousseau, Descartes ou Marx, et, enfin, esquisser "ce qui va lui arriver". Denis Kambouchner s'interroge par exemple sur “la discrétion de Derrida par rapport à de très nombreux auteurs de l'âge classique”, la "réserve" qui subsiste dans son approche de Leibniz ou de Descartes, son “abstention” à l'égard de Hume, Berkeley, Pascal et, surtout, Spinoza. Quel est le sens de cette cartographie trouée ? Et que dit-elle de la *tradition* de la philosophie, sinon de la tradition qui se dessine *à partir* de Derrida ? Il faudrait, pour répondre, analyser en détail les articles, lumineux, de Pierre Macherey, Jean-Luc Marion et Alain Badiou, sur, respectivement, le rapport de Derrida à Marx, à la phénoménologie du don, à la question de l'être (de la multiplicité et de l'inexistant).

“Pour moi, écrit Badiou, l'enjeu du travail de Derrida, du travail infini de Derrida, de son écriture immense, ramifiée en nombre d'ouvrages variés, d'approches infiniment diverses, c'est *d'inscrire l'inexistant*. Et de reconnaître, dans le travail d'inscription de l'inexistant, que cette inscription est à proprement parler impossible.” Qu'est-ce en effet que déconstruire ? Localiser, dans toute forme imposée, morale, politique, philosophique, textuelle, le point qui échappe à l'imposition, le point de fuite. L'“interminable travail” de la pensée derridienne est de localiser ce point. Le localiser, pas le saisir, car le saisir serait le perdre, comme la carte postale se perd si elle arrive à destination. “Derrida est le contraire d'un chasseur. Le chasseur espère que la bête va s'arrêter pour qu'il puisse tirer [...]. Derrida, lui, espère que la fuite ne va pas cesser de fuir, qu'on va montrer la "chose" (le point de fuite) dans l'évidence, sans aucun arrêt de sa fuite. Et donc dans son incessant disparaître.” On le réalise si on touche ou caresse. “Quand vous touchez quelque chose, vous êtes cette chose et vous ne l'êtes pas. [...]. Dans le toucher, ce qui touche n'est séparé de ce qui est touché que par un inexistence, un point de fuite inassignable.” Aussi Alain Badiou peut-il conclure que l'idéal de la déconstruction de Jacques Derrida – voilà une connexion inattendue – est de “se rapporter à un texte ou à une situation politique comme la caresse amoureuse se rapporte logiquement au corps.”